

L'ÉDITION
DES PRIX
DE L'AMECQ
2013





Conseil d'administration

Présidente :

Kristina Jensen, *L'Écho de Cantley*, Cantley

Secrétaire :

Yvan Noé Girouard, directeur général

Abitibi-Témiscamingue/Outaouais :

Colette Lessard, *L'Alliance*, Preissac

Capitale-Nationale/Saguenay-Lac-

Saint-Jean/Mauricie : Richard Amiot, *Droit de parole*, Québec

Montréal/Laval/Laurentides/Lanaudière :

Paul-Alexis François, *Le Monde*, Montréal

Chaudière-Appalaches :

Manon Fleury, *Coup d'oeil sur St-Marcel*, Saint-Marcel

Estrie/Centre-du-Québec/Montérégie :

Annie Forest, *Entrée Libre*, Sherbrooke

Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Côte-

Nord : Yvan Roy, *ÉPIK*, Cacouna

L'Association des médias écrits
communautaires du Québec reçoit le
soutien du ministère de la Culture, des
Communications du Québec

Culture
et Communications

Québec

Rédacteur en chef : Yvan Noé Girouard
Mise en pages : Ana Jankovic

140, rue Fleury Ouest
Montréal (Québec) H3L 1T4
Tél. : 514 383-8533
1-800-867-8533
Téléc. : 514 383-8976
medias@amecq.ca
www.amecq.ca

Le mot du directeur général	3
<i>Yvan Noé Girouard</i>	
Le Trait d'Union du Nord est média écrit communautaire de l'année	4
Lise Giguère, une bénévole déterminée	5
<i>Au fil de La Boyer</i>	
Nouvelle : La route 138 en voie de se faire engloutir	6
<i>Anne Michèle Caty-Vermette, Vague locale</i>	
Reportage : Quand un chien nous fait du bien	7
<i>Marjolaine Jolicoeur, L'Horizon</i>	
Entrevue : Heureux d'être toujours en vie	9
<i>Gilles Simard, Droit de parole</i>	
Opinion : La vie après la fermeture de la machine 10	11
<i>Réal Boisvert, La Gazette de la Mauricie</i>	
Chronique : Chronique d'une maman : Le syndrome du pain à un mille	13
<i>Chantal Turcotte, L'Écho de Cantley</i>	
Critique : La musique des poètes	15
<i>Samuel Larochelle, Échos Montréal</i>	
Conception graphique magazine : Au fil de La Boyer	16
Conception graphique tabloïd : L'Indice bohémien	16
Photographie de presse : L'Indice bohémien	17
La liste des gagnants des prix de l'AMECQ 2013	18
La remise des Prix de l'AMECQ 2013 en images	20

Un remerciement spécial à nos juges

Josée Boileau, rédactrice en chef, *Le Devoir*;
Lysanne Lesage, conseillère en communication et vie associative,
Caisse populaire Trillium (Ottawa);
Les étudiants du cours Textes de magazine, Université Laval;
Delphine Naum, réviseure;
Julie Rhéaume, journaliste, *Journal de Québec*;
Daniel Samson-Legault, enseignant en communications écrites, Université Laval.
Muriel Adekambi, adjointe aux communications et à la direction;
Jean Biéri, éditeur, magazine *Le Lien*;
Lysiane Romain, graphiste, journal *La Liberté*, Manitoba.

Yvan Noé
Girouard

Le mot du directeur général

Les Prix de l'AMECQ 2013

La remise des prix de l'AMECQ 2013 a eu lieu le 27 avril dernier à Montréal dans le cadre du 32^e congrès annuel de l'Association des médias écrits communautaires du Québec.

Les prix de l'AMECQ ont pour but de reconnaître les efforts fournis au cours de la dernière année par les artisans de la presse écrite communautaire soucieux de présenter à leurs lecteurs une publication de qualité.

Dix prix sont attribués en écriture journalistique et en conception graphique. De plus, le prix Raymond-Gagnon est décerné au bénévole de l'année pour son implication dans la presse écrite communautaire. Enfin, le titre du média écrit communautaire de l'année est attribué au journal s'étant le plus illustré dans l'ensemble des catégories.

Nous remercions les membres du jury qui, par leur précieuse collaboration, ont grandement contribué à donner la crédibilité à ce concours.

C'est avec fierté que nous vous présentons les récipiendaires de ces prix.

Bonne lecture!

Le Trait d'Union du Nord **est média écrit** **communautaire** **de l'année**



Photo : Muriel Adekambi

Yvan Noé Girouard avec Louise Vachon Brodeur, la présidente du journal *Le Trait d'Union du Nord* qui s'est mérité le prix de Média écrit communautaire de l'année 2013.



Lise Giguère

Prix Raymond-Gagnon, bénévole de l'année

Lise Giguère, une bénévole déterminée

Au fil de La Boyer, Saint-Charles-de-Bellechasse

D'année en année, Lise a toujours su mettre de la couleur dans la vie des personnes qui la côtoient. Avec sa force et sa détermination, elle a toujours su être présente pour tous, toujours prête à prêter une oreille attentive et des conseils pertinents. Amoureuse de la langue française et curieuse de nature, Lise est toujours prête à valider l'information, comparer les différentes orthographes, valider l'information avec les auteurs, etc. Le journal est donc assuré que l'information soit juste et validée suite à la relecture de Lise Giguère.

Suite à un grave accident de la route, après plusieurs mois d'hospitalisation, Lise et son mari ont rejoint leurs activités au plus grand étonnement de tous. En effet, après 7 mois d'hospitalisation (dont trois séparée de son mari qui séjournait dans un autre hôpital), Lise nous avisait qu'il était hors de question d'avoir une canne pour le reste de sa vie. Avec une force et un optimisme incroyables, du soutien des proches et bien sûr, son amour pour son mari et sa famille, Lise nous surprend toujours, été comme hiver, beau temps mauvais temps, à être des premières arrivées et des dernières parties du comité de relecture, toujours prête à en faire plus.

Par sa simple présence, sa soif de vivre et son énergie, Lise n'a qu'à nous demander et elle obtiendra assurément un « Oui! ». Comme elle ne veut rien manquer, qu'elle est présente chaque fois qu'on lui demande,

notre réponse est la même: Nous avons envie de la suivre là où elle va, alors on dit « Oui »!

Malgré tous les changements effectués au journal ces deux dernières années, et en plus de l'engagement de son mari pour d'autres associations, Lise a toujours su être présente au rendez-vous.

Comme précédemment dit, sa curiosité nous force à se surpasser. Lise ne tolère pas le doute. Les corrections doivent passer par son propre savoir, les références internes, les dictionnaires contemporains et étymologiques, les appels téléphoniques et si le doute persiste elle nous lance un « et sur internet, ça dit quoi? ».

Lise Giguère a un sens de la communauté profond. Avec un esprit d'équipe remarquable, elle est toujours prête à participer aux activités du journal, pour sa création ainsi que les activités sociales. Travailleur de l'ombre, elle n'hésite jamais à remercier les personnes qui l'accompagnent. Aujourd'hui, c'est à notre tour de lui dire merci. Merci Lise d'avoir choisi *La Boyer*, merci de tout ce que tu y apportes! ❖

La route 138 en voie de se faire engloutir

À chaque vent fort, à chaque marée qui monte et à chaque tempête de neige, la route 138, dans le secteur de Blanc-Sablon à l'Anse-aux-Dunes, est menacée d'engloutissement par la mer. L'érosion causée par ces facteurs naturels gruge cette route importante aux abords de l'eau.

C'est le Ministère du Transport du Québec (MTQ) qui est en charge de ce dossier, soit d'établir un plan de solutions pour éviter ou réparer la route qui se désagrége et me-



nace de s'effondrer. Dans la région, la grogne se fait sentir puisque l'idéal serait que des mesures soient immédiatement entreprises pour éviter une telle catastrophe. « Nous avons présenté à la municipalité un projet de route pour contourner la 138, il y a 6 ou 7 ans mais le MTQ tarde et attend que ça tombe pour réagir. Ils réparent ça au fur et à mesure que ça arrive mais c'est urgent à la prochaine tempête, il risque de ne plus y avoir de route » s'indigne Jerry Landry, inspecteur à la municipalité de Blanc-Sablon.

La disparition de cette route n'est pas sans conséquence. Elle bloquerait littéralement l'accès à l'aéroport de Blanc-

Sablon. « Ça peut être dangereux parce que l'aéroport est le seul moyen de sortir et d'entrer à Blanc-Sablon. On s'y retrouverait ainsi confinés » affirme Armand Joncas, président de la chambre de commerce de l'est de la Basse-Côte-Nord. Selon lui, le Ministère du Transport du Québec ne reconnaît pas le problème d'érosion puisqu'il ne prend pas de mesures significatives pour contrer le problème.

Le Ministère du Transport du Québec se défend de ne rien faire. Le MTQ a un plan d'urgence dans le cas où il y aurait une coupure de la route 138. Ils agiraient rapidement avec une équipe du centre des services qui interviendrait sur les lieux pour évaluer les dégâts et consolider la route. Le ministère anticipe lui aussi les grandes marées et la fonte de la neige puisqu'il travaille en ce moment sur un projet à l'étude pour décider des mesures temporaires pour éviter l'effondrement de la route. « Nous ne ferons pas d'enrochement parce que ce n'est pas conforme mais nous utiliserons une autre solution temporaire, efficace et sécuritaire qui consiste à renforcer les parois de la route avec des gros sacs de sable qui seront recouverts de sable. C'est une méthode douce qui remplace l'enrochement » explique Marly Lessard, porte-parole au ministère.

À long terme, il y a un projet de déplacer la route dans le secteur de l'Anse-aux-Dunes où la situation est des plus critiques. Le projet devrait débuter en 2013 ou en 2014 selon les prévisions budgétaires.

La route 138 dont le sort est entre les mains du MTQ ne peut qu'espérer pour l'instant que Dame Nature soit clémente envers ses quelques kilomètres à deux pas de tomber à l'eau. ❖

Marjolaine Jolicoeur,
L'Horizon,
MRC des Basques

Quand un chien nous fait du bien

A lors, on s'en va travailler? », demande l'intervenante en zoothérapie Nathalie Caron à sa chienne Candy dont les grands yeux bruns soudain s'animent. Depuis février dernier, les deux thérapeutes font équipe auprès des personnes âgées en perte d'autonomie au CSSS des Basques de Trois-Pis-toles. Nadia April, l'éducatrice spécialisée qui a mis sur pied le projet, se joint à elles lors de visites effectuées aux deux semaines. « Nous avons chacune un rôle bien défini. Moi je m'occupe de la sécurité des résidents et les stimule en leur parlant lorsqu'ils sont en présence de Candy. Nathalie, pour sa part, voit à la sécurité du chien et dirige ses interventions. »

Candy trotte dans les couloirs du centre d'hébergement au côté de Nathalie, comme si elle connaissait bien les lieux. En près de deux heures, elles vont d'une chambre à l'autre sur les trois étages de l'établissement ou s'arrêtent dans les salons pour jaser.

La présence de Candy attire presque toujours la curiosité. Elle fait des pirouettes sur elle-même et même des « bye-bye » avec sa patte en l'air lorsqu'elle quitte un résident. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un morceau de biscuit... « Pour éduquer un chien, je crois à la méthode du renforcement positif. L'animal est beaucoup plus obéissant et heureux avec des récompenses, des paroles douces et des jeux », assure Nathalie en frappant à la porte d'une chambre. « Quel beau pitou! », s'extasie une dame pendant qu'on installe Candy sur une couverture, près d'elle sur son lit. Nadia lui demande alors: « Vous en aviez un chien vous madame? » Oui, elle se rappelle qu'elle a déjà eu un chien « qui était gros et qu'on attelait pour différentes

besognes. On le gardait dehors, mais l'hiver il couchait près du poêle », confie-t-elle en caressant tendrement Cindy.

Un amour de chien

Tout en aidant la mémoire et la communication verbale, un chien apporte énormément de joie aux résidents. « Un chien ça ne juge pas et son amour est inconditionnel. Il a un effet calmant. Parfois, on dirait qu'il sent l'énergie dans une pièce et adapte son comportement pour apporter du réconfort au patient », explique Nadia. Elle raconte qu'un monsieur souffrant d'Alzheimer et n'ayant pas parlé depuis près de deux ans s'est exclamé en regardant Candy: « Ça, c'est des animaux intelligents ».

« On a vraiment des résultats très encourageants et chaque personne âgée a développé une routine particulière avec l'animal », poursuit Nadia qui après chaque intervention prend soin de bien nettoyer les mains des résidents. L'hygiène est aussi stricte pour Candy dont le pelage roux est propre et rasé.

Et des minous aussi...

Dans une chambre, une dame vit entourée de toutous en peluche. Sur son mur, une photo de chat. Elle touche doucement le museau de Candy et lui donne à manger. « Moi, j'ai un beau minou, il est très fin. »

Groupés dans un salon, certains refusent de s'approcher de Candy. Avec une moue dédaigneuse, un monsieur

Meilleur reportage



Photo : Marjolaine Jolicoeur

prévient qu'il « n'aime pas les chiens ». Un autre mentionne « que les chiens chez-nous à la ferme, ça restait dehors dans leur niche et ça n'entrait pas dans la maison. » Le chien devient peu à peu le centre de la conversation. Pour déridier son auditoire, Candy danse sur ses deux pattes. Murés dans leur silence, certains résidents esquissent un timide sourire.

Parler chien

Parfois Candy se met à gémir en regardant Nathalie. « Elle parle chien, elle s'exprime, lance-t-elle en riant. Elle a été rescapée à l'âge de quatre mois d'une usine à chiots, alors je suis sa sécurité, c'est pourquoi elle ne me lâche jamais des yeux et attend mes directives. » Maintenant âgée de neuf ans, Candy prendra bientôt sa retraite. Un autre chien viendra la remplacer, mais

n'est pas thérapeute canin qui veut. « Le chien doit être certifié et passer certains tests. Il faut, par exemple, qu'il aille spontanément vers les gens sans démontrer d'anxiété et bien sûr n'avoir aucune agressivité », indique Nathalie, elle-même certifiée en zoothérapie. Elle donne, de plus, des ateliers de prévention pour les enfants afin qu'ils évitent les morsures de chiens, des cours d'obéissance et des consultations pour les troubles de comportement via son organisme les Compagnons canins de Rivière-du-Loup.

Ce projet de zoothérapie est en essai pour une période de 12 mois. Il a été rendu possible grâce à une collaboration financière de la Fondation CSSS des Basques. Nadia estime que les résultats sont déjà positifs et souhaiterait que Nathalie et Candy viennent à toutes les semaines « car beaucoup de résidents attendent leur visite avec impatience. ❖

Gilles Simard
Droit de parole,
Québec

Heureux d'être toujours en vie...



Mariette Bernard

La sémiante octogénaire de la paroisse Jacques-Cartier, dans St-Roch, a bien cru sa dernière heure venue quand l'ambulance a foncé pour l'amener à l'Hôtel-Dieu de à Québec. « Ça faisait trois jours que je languissais chez-moi, desséchée, frissonnante et à moitié confuse, » lance cette fort sympathique dame, reconnue, dans les parages de la bibliothèque Gabrielle-Roy, pour sa gentillesse et sa bonne humeur. « N'eut été d'une voisine allumée, on m'aurait retrouvée morte et complètement déshydratée. » Incidemment, à l'hôpital, où elle est demeurée près de deux mois, on a tout de suite diagnostiqué une pneumonie sévère et on lui a fait de nombreuses transfusions en raison d'hémorragies abdominales. « À un certain moment, au bout d'une journée, peut-être deux, je me suis vraiment sentie partir... Puis, j'ai vu un beau jardin fleuri et, de l'autre côté, mon frère Hermel (décédé) qui m'appelait. Finalement, je suis revenue du bon

bord et le lendemain, j'ai appris que j'avais la fameuse légionellose... »

De fait, comme le lui confirmeront plus tard les autorités médicales, madame Bernard est passée à un cheveu de la mort. Elle ne doit d'être en vie qu'à son exceptionnelle constitution et à son formidable appétit de vivre. N'empêche, cette aventure aura considérablement chamboulé son existence. Ainsi, celle qui passait ses journées à trotter en ville et à visiter l'un et l'autre, doit maintenant composer avec d'importantes séquelles physiques et une autonomie réduite de beaucoup. En outre, elle a dû faire son deuil de sa maison, sur de la Reine, et déménager ses pénates dans une maison pour personnes âgées, à Vanier. La vénérable femme, qui aura passé près de deux mois à l'Hôtel-Dieu de Québec, se considère tout de même chanceuse d'avoir survécu. « Quand je suis sortie de l'hôpital, j'ai trouvé la ville tellement belle... J'en ai profité pour remercier le

Meilleure entrevue

ciel de m'avoir donné encore un peu de répit. » Madame Bernard, même si elle ne garde pas de rancune envers qui que ce soit, s'est déclarée tristement surprise en apprenant que la source de l'épidémie se trouvait dans la tour de refroidissement du Complexe Place Jacques-Cartier. « Imaginez ! Un si bel édifice ! Et dire que j'y allais à tous les jours... Quand j'ai appris ça, je suis devenue mal, les deux bras me sont tombés ! »

Jean-Denis Chouinard

Jean-Denis Chouinard, un jeune soixantenaire de Saint-Sauveur, a vécu des heures particulièrement angoissantes quand il s'est retrouvé à l'urgence de Saint-François D'Assises. « J'avais une de ces fièvres, je brûlais littéralement, glisse l'homme en entrevue. C'est Gilles Moisan (ci-contre), un ami à moi qui venait tout juste d'avoir la légionellose, qui a appelé l'ambulance. C'était atroce ! »

De fait, après quelques jours passés dans un espace dit de débordement, Jean-Denis a vu son état s'améliorer et a pu être transféré à l'un des étages. « Même là, raconte-t-il, j'étais encore paniqué. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait et j'avais vraiment peur de mourir. D'autant que je venais de subir une coronographie et que je pensais que tout ça était relié au coeur. Le pire, poursuit l'homme, c'est que personne - à part Gilles - ne savait que j'étais là. Même mes filles n'étaient pas au courant. » Finalement, monsieur Chouinard quittera l'hôpital au bout d'une douzaine de jours, mais il gardera néanmoins de nombreuses séquelles. « J'ai des problèmes de mémoire et il m'arrive encore de me sentir très faible dit-il. Je n'ai vraiment plus le même entrain qu'avant la maladie. »

Enfin, tout en se disant extrêmement surpris quand il a appris quel édifice (Place Jacques-Cartier) était en cause, Jean-Denis Chouinard se dit sceptique quant aux enquêtes publiques. « Je suis loin d'être certain qu'on connaîtra un jour toute la vérité Et ça, opine-t-il, c'est un gros manque de respect pour les gens qui sont morts, et pour ceux qui ont failli y rester ! »

Lucien Gagnon-Sénécal

« Au début, rigole Lucien Gagnon-Sénécal, un citoyen de la rue Prince-Édouard, dans St-Roch, c'était tellement un mot nouveau, c't'affaire-là, que j'appelais ça la libellose. » N'empêche, cet homme de 71 ans, un orphelin de Duplessis, ne rigolait pas quand l'ambulance l'a amené d'urgence, à moitié inconscient, à l'Hôtel-Dieu de Qué-

bec. « Pendant un bon moment, j'ai pensé que j'avais fait une crise cardiaque. Puis, au bout de quelques jours, on m'a annoncé que c'était la légionellose. Là, dit-il, je suis resté bête en maudit. J'avais jamais entendu parler de c'te bébitte-là. »

Le septuagénaire, qui a été retrouvé à moitié nu, grelottant et errant depuis trois jours dans son petit logement, sera hospitalisé pendant plus d'une semaine. Puis, les choses rentreront tranquillement dans l'ordre. « Mais, reprend le gaillard, je reste avec des séquelles en maudit ! Imagine, j'ai perdu quatorze livres... J'ai perdu beaucoup de capacités, et puis de la mémoire, aussi. »

Parlant de la source de l'épidémie, l'homme n'en revient toujours pas. « Moi j'étais certain que c'était la White Birch, ou quelque chose comme ça. Place Jacques-Cartier ? Jamais j'aurais pensé ça d'eux-autres, gronde le citoyen. » Quant à un recours collectif, Lucien demeure sceptique. « C'est tellement long, ces choses-là. Juste à voir le temps que ça a pris pour nous autres, les orphelins. S'il y a un recours, on va probablement le gagner, mais on va tous avoir le temps de mourir avant d'être payés. *Anyway*, ça me choque en crise toute cette affaire-là. La Santé publique, Labeaume pis sa gang, je trouve qu'on a joué avec la vie du monde. »

Gilles Moisan

Accablé par les mêmes symptômes que les trois autres, Gilles Moisan, 61 ans et domicilié dans St-Roch, a passé plus d'une semaine à l'Hôtel-Dieu de Québec. « Moi aussi, j'ai failli mourir, lance-t-il. Quand je suis sorti, ça allait pas trop mal, mais maintenant, ça ne va plus du tout, » de poursuivre l'homme qui tripote sa cigarette sans arrêt.

En effet, lui qui était presque rayonnant à sa sortie, a vu son humeur chuter dramatiquement depuis quelques temps. « Je suis hanté par des idées suicidaires, j'ai un problème de santé mentale, et je suis certain que la maladie l'a aggravé. Maudite légionelle... » jure-t-il. Par ailleurs, lui non plus, n'aurait jamais pensé qu'on trouverait les souches (de bactéries) coupables à Place Jacques-Cartier.

« Partout sauf là ! » s'exclame le citoyen qui déclare n'avoir confiance ni aux autorités de la Ville, ni à celles de la Santé publique pour faire une autopsie de l'épidémie qui soit transparente. « Ils ont essayé de ramener la maladie aux seuls citoyens qui avaient des problèmes pulmonaires ou qui étaient vieux. On est-y des valises, nous autres ?.. » ♦

Réal Boisvert,
*La Gazette
de la Mauricie,*
Trois-Rivières

La vie après la fermeture de la machine 10

Après la Belgo en 2007, en attendant que Rio Tinto ne ferme ses cuves à la fin de 2014, c'est ce 26 novembre 2012 que la machine numéro 10 de l'usine Laurentide à Grand-Mère aura craché ses derniers mètres cubes de papier. Ceux des 111 travailleurs mis à pied qui auront assisté ce jour-là aux derniers couacs des calendes et à l'ultime roulement des séchoirs auront le cœur gros. En retournant chez eux avec leur boîte à lunch vide, ils auront à coup sûr une pensée pour leur famille proche, certains pour leurs pères et d'autres pour leurs grands-pères, autant d'individus industriels qui ont servi la bête leur vie durant avec la constance des métro-nomes, avec la vaillance d'une multitude dévouée et empressée. Tout ça, au tout début, pour des salaires ingrats et des horaires impossibles; tout ça à la fin pour de meilleures conditions il est vrai mais avec, à chaque quart de travail.

Comment ne pas prendre parti pour les ouvriers! Comment ne pas être révolté par l'annonce de cette fermeture survenue trois semaines après les romans mielleux des représentants de la compagnie devant le maire Anger et l'ex-ministre Boulet! Impossible d'effacer l'ardoise du ressentiment quand on sait que cette usine a bénéficié de généreux contrats d'approvisionnement et que les fonds publics l'ont renflouée à la hauteur de 25 millions \$ il y a quelques années à peine, dans l'espoir de faire gagner quelques points

de productivité à une machine certes performante mais, en comparaison à celles de d'autres moulins, de plus en plus cacochyme. Et il n'y a pas si longtemps, au bord de la faillite, faisant le dos rond avec la Loi sur les arrangements avec les créanciers, les actionnaires consentaient une généreuse prime de séparation de 1 7,5 millions \$ à leur président sortant.

Bref, voilà une ville qui est en passe de devenir un modèle de développement, une manière de dire que l'adversité n'est pas une fatalité.

Bien sûr, on aura beau japper à la lune, cela n'arrêtera pas le mouvement des marées. Les valeurs qui animent les grands chevaliers de l'industrie s'arriment d'abord et avant tout, cela même sous le couvert du développement durable, à la maximisation des profits. Pour Produits forestiers Résolu cela signifie un bénéfice d'exploitation de 26 millions \$ pour le troisième trimestre de 2012. Et dire, selon

les mots des porte-parole de la compagnie, que l'industrie des pâtes et papier navigue dans un marché en décroissance, pour ne pas dire en déroute. Que n'a-t-on pas récolté comme excédents au temps des vaches grasses!

Curieusement, paradoxalement pourrait-on même ajouter, par les temps qui courent, là où pareil accablement peut le mieux être retroussé, c'est peut-être à Shawinigan, ville durement éprouvée s'il en est par les déconvenues de la libre entreprise. Voilà un endroit qui, au fil du temps, a acquis une résilience peu commune. Mais voilà aussi une ville inspirée par une administration visionnaire, soutenue par des organisations publiques qui travaillent ventre à terre, accompagnée par des gens d'affaire qui s'accor-

Meilleure opinion

dent un peu, non, beaucoup d'empathie et d'humanisme, une ville habitée par des citoyens résolus (c'est le cas de le dire)... Bref, voilà une ville qui est en passe de devenir un modèle de développement, une manière de dire que l'adversité n'est pas une fatalité.

Oui, il y a une vie après la fermeture de la machine numéro 10. Du dernier rendez-vous citoyen à Espace Shawinigan, en passant par le dynamisme et l'excellence démontrés lors de la tenue des Jeux du Québec et du rendez-vous de la Coupe Memorial, sans oublier la reconversion des locaux de la Belgo en incubateur d'entreprises et jusqu'aux nouvelles récentes qui font de la Cité de l'Énergie la capitale de l'entrepreneuriat, on en sait désormais un peu plus grâce à Shawinigan sur la façon d'envisager l'avenir dans un monde incertain.

Si on se fie à ce que l'on voit là, plutôt que de tabler sur les leures d'un capitalisme moribond, il importe de miser sur la participation des citoyens et d'investir ses efforts dans le travail concerté. Aucun rendement n'arrive à la cheville du potentiel des individus et des communautés, que ce soient les plus déshérités comme les plus avantagés. Rien n'équivaut la richesse produite par eux pour peu qu'on leur donne la capacité d'agir et qu'on leur offre, dans une saine démocratie participative, la liberté de faire des choix.

Merci Shawinigan de nous donner la marche à suivre! ❖

Ne manquez pas la remise des Prix de l'AMECQ 2014

à Trois-Rivières

Le 26 avril 2014

HÔTEL GOUVERNEUR
TROIS-RIVIÈRES
975 rue Hart
Trois-Rivières

**S'inscrire aux Prix
de l'AMECQ est
gratuit**

Nous encourageons tous nos membres
de participer à cette édition de 2014.

Le formulaire d'inscription et
les règlements seront disponibles
sur www.amecq.ca
au mois de décembre 2013.

Chantal Turcotte,
L'Écho de Cantley,
Cantley

Chronique d'une maman: Le syndrome du pain à un mille

Quand j'étais enfant, ma famille et moi avions pour voisins mon oncle et ma tante, mon cousin et ma cousine. Le va-et-vient entre nos maisons était continu. Deux enjambées, et nous étions rendus. Je me sentais chez eux comme chez moi, et c'est encore le cas aujourd'hui quand je retourne chez mes parents et que je traverse chez ma tante.

Il arrivait donc souvent à mon père de nous demander d'aller chercher quelque chose chez notre oncle, le plus souvent une bière ou un peu de lait pour le café. Mais je ne sais trop pourquoi, c'était chaque fois comme s'il nous fallait gravir l'Everest. Devant notre mine déconfite et le tollé de protestations, il nous rappelait toujours que lui, quand il était jeune, sa mère l'envoyait chercher un pain à un mille et qu'il le faisait sans rechigner et que, de toute façon, il savait qu'il aurait reçu une taloche derrière la tête s'il avait manifesté une quelconque opposition. Et nous partions, tête basse, en nous disant qu'il aurait bien pu y aller la chercher sa bière ou sa lampée de lait pour son café. Enfants ingrats.

Plus tard, quand j'ai commencé à travailler, j'ai eu le bonheur d'avoir pour patron un homme fabuleux, mais chez qui j'ai diagnostiqué très vite un syndrome du pain à un mille. Lui, du temps du ministre Untel, il en avait bavé. Il écrivait du matin au soir, et jusque tard dans la nuit, de vrais essais, je vous jure! Et on le traitait avec condescendance, alors que nous, nous l'avions facile. Nous ne savions pas, nous, ce que c'était écrire des discours à cette époque! Je me moquais gentiment de mon patron quand il nous

ressortait ses vieilles histoires de rédacteur martyr et incompris, au service d'un homme épris de lui-même, vil et impitoyable. C'est ça, ris, tu verras bien! Toi aussi, tu l'auras, le syndrome du pain à un mille!

Et v'là ti pas qu'à 43 ans bien sonnés, les symptômes sont apparus en force. C'était au troisième jour des vacances d'été. Les enfants étaient si accaparants que je n'avais pas encore eu une minute à moi. Et dans un élan de frustration, je me suis lancée: « Dans mon temps, on jouait dehors et on s'amusait avec à peu près rien. Vous autres, vous ne savez jamais quoi faire. La maison est pleine de jouets, et vous comptez encore sur vos parents pour vous divertir! Eh bien, j'ai des petites nouvelles pour vous: je ne suis pas là pour vous divertir, mais pour vous élever. Voilà! Dehors, Sortez! Ouste! Dans mon temps. Si vous prononcez un jour ces paroles, dites-vous bien que le syndrome du pain à un mille vous guette.

Dans mon temps.

En y pensant bien, c'était très différent d'aujourd'hui. Les maisons, par exemple, elles étaient toutes proches les unes des autres, et des enfants, il y en avait partout. On avait l'embarras du choix pour jouer. Ici, à Cantley, les maisons et les amis pour jouer sont loin. Il faut appeler et se donner rendez-vous.

Qui plus est, mon frère n'avait que 15 mois de différence avec moi, et nous étions comme les deux doigts de la main. Alors que mon aîné, lui, a quatre ans de plus que son frère cadet, et les deux en viennent à se

Meilleure Chronique

taper rapidement sur les nerfs parce qu'ils ne jouent pas aux mêmes jeux.

Et nous, notre mère, elle était toujours à la maison, même si elle ne s'occupait pas de nous divertir. Il n'y avait pas de garderie, de service de garde et de camp de jour, avec leur feu roulant d'activités. Les sorties que j'ai faites avec mes parents, je peux les compter sur les doigts d'une main. Mes enfants en font plus en deux semaines que moi dans toute mon enfance! Par conséquent, ils s'attendent à ce que ce soit de même lorsqu'ils se retrouvent en vacances avec papa et maman. De plus, ils veulent profiter de notre présence au maximum, sachant que le reste de l'année, nous serons pris par notre travail. Or voilà, papa et maman, eux, sont épuisés, et les quelques semaines qu'ils ont par

année pour leurs vacances, ils aimeraient bien les prendre pour se reposer plutôt que faire de l'animation du matin jusqu'au soir.

Derrière le syndrome du pain à un mille se cachent des frustrations, bien entendu, mais aussi des idées préconçues et des préjugés qui sont trop souvent à la source même des conflits de générations. Carré rouge ou non, nous ne pouvons reprocher aux jeunes de ne pas être ce que nous avons été ou de ne pas faire ce que nous avons fait ou d'avoir ce que nous n'avons pas eu. Elles sont issues d'une époque et d'un milieu différents de ceux que nous avons connus. Il faut être de son temps. Et peut-être, aussi, savoir écouter. C'est un remède qui guérit bien des maux, y compris les syndromes les plus persistants. ❖

Meilleure critique

Samuel Larochelle,
Échos Montréal,
Montréal

La musique des poètes

Au cours des cinq dernières années, les Douze hommes rapaillés ont mis en musique les mots de Gaston Miron, Yann Perreau a transformé les vers de Claude Péloquin en chansons et Ariane Moffatt a marié son piano à la verve de Clémence Desrochers. Preuve que la poésie continue de séduire les musiciens, l'auteur-compositeur-interprète Thomas Hellman vient de lancer un livre-disque créé à partir des poèmes et des gravures de Roland Giguère, artiste multidisciplinaire disparu en 2003.

L'âge de la parole

En janvier 2012, lorsque le Studio littéraire de la Place-des-Arts propose à Thomas Hellman de monter un concert littéraire, le musicien profite de l'occasion pour offrir une dimension mélodique aux textes de Patrice Desbiens, Eduardo Galeano, Allen Ginsberg, John Giorno, Samuel Archibald et de plusieurs autres. Quelques jours avant la représentation, un ami lui tend une copie du recueil *L'âge de la parole*, de Giguère, en lui



THOMAS HELLMAN
Chante Roland Giguère

disant qu'il doit absolument découvrir cet artiste. Fasciné par la musicalité des mots du défunt poète, Hellman se lance dans l'aventure d'un livre-disque en sélectionnant 13 poèmes écrits dans les années soixante et 70.

« Les mots de Roland Giguère ont des saveurs très subtiles, rien de vulgaire, de trop salé ou de trop épique, explique-t-il j'ai voulu reproduire en musique tous les contrastes d'ombre, de lumière, d'espoir et de tristesse, que l'on sent dans sa poésie. Je voulais quelque chose de minimaliste et j'ai décidé d'utiliser seulement les instruments que je sais jouer (piano, banjo, guitare acoustique), ainsi que la contrebasse, j'invitais un ou deux musiciens à la fois et on travaillait jusqu'à ce qu'on ait trouvé la ligne musicale parfaite pour un texte, »

L'enregistrement de la majorité des morceaux a été réalisé dans un atelier situé au-dessus du Lion d'Or, au deuxième étage d'un ancien hôtel où séjournaient ceux qui construisaient le pont Jacques-Cartier, à la fin des années vingt. « Ce lieu me liait au passé avec ses vieux planchers et ses vieux murs qui créaient une réverbération magnifique pour le son de l'album. J'avais l'impression de collaborer avec un fantôme qui avait écrit ses poèmes vingt ans avant ma naissance. »

La poésie, art oral

Détenteur d'une maîtrise en littérature française de l'Université McGill et passionné par la chanson à textes,

Hellman considère qu'il est tout à fait naturel de mettre certains poèmes en musique. « La poésie seule est une expérience en soi, mais il ne faut pas oublier que la poésie était un art oral à l'origine. Quand Homère récitait L'Odyssée, il le chantait. Et les troubadours fredonnaient une poésie faite pour être entendue. »

Malgré un intérêt manifeste pour la poésie, l'artiste est conscient des nombreux torts qui lui sont faits depuis des années. « J'ai vu plusieurs professeurs assassiner Rimbaud et Baudelaire devant moi, en pleine classe. Pourtant, Baudelaire était un artiste révolutionnaire et un exemple de contre-culture. N'importe quel jeune qui comprend ça va embarquer. Les théories académiques peuvent être d'une platitude massacrant, alors que la poésie a quelque chose de sublime à offrir. »

Bien que son regard n'ait jamais croisé celui de Roland Giguère dans la réalité, Thomas Hellman se dit reconnaissant d'avoir été mis sur la route de ce poète d'autrefois. « J'ai rencontré son œuvre par hasard, je me suis laissé guider en écoutant mes émotions et j'ai entre les mains un livre-disque qui me touche beaucoup, Je vis quelque chose d'encore plus beau que ce à quoi je m'attendais, » Préparant actuellement une série de spectacles avec les textes de Giguère et de plusieurs autres poètes, Hellman retrouvera bientôt ses propres chansons pour un nouvel album original, en plus de préparer un projet de reprises folk pour enfants avec la maison d'édition La Montagne Secrète, qui a déjà collaboré avec des artistes tels que Gilles Vigneault, Bïa et Paul Kuginis. ♦

Meilleures conceptions graphiques

Julien Fontaine,
Au fil de La Boyer,
Saint-Charles-
de-Bellechasse

Vol. 26, no 10,
décembre 2012



Lucie Baillargeon,
L'Indice bohémien,
Rouyn-Noranda

Vol. 4, no 1,
septembre 2012

Meilleure photographie de presse

Christian Leduc,
L'Indice bohémien,
Rouyn-Noranda



Lumière sur une artiste de l'ombre : Karine Berhiau, directrice artistique du FME.

Gagnants des prix de l'AMECQ 2013

Nouvelle

1^{er} prix : La route 138 en voie de se faire engloutir, Anne Michèle Caty-Vermette, *Vague locale*, Basse-Côte-Nord

2^e prix : « Des gens heureux ça travaille mieux », Guillaume Rosier, *Le Trait d'Union du Nord*, Fermont

3^e prix : Guidon-ville débarque à Saint-Jérôme, Alisson Lévesque, *Le Journal des citoyens*, Prévost

Reportage

1^{er} prix : Quand un chien nous fait du bien, Marjolaine Jolicoeur, *L'Horizon*, MRC des Basques

2^e prix : La controverse s'installe, Guillaume Rosier, *Trait d'Union du Nord*, Fermont

3^e prix : Les français investissent la Métropole, Guillaume Degryse, *Échos Montréal*

Entrevue

1^{er} prix : Heureux d'être toujours en vie, Gilles Simard, *Droit de parole*, Québec

2^e prix : Artiste et muraliste environnementaliste, Raymond Viger, *Refllet de société*, Montréal

3^e prix : Bons baisers de Kamouraska, Rémy-Paulin Twahirwa, *La Quête*, Québec

Opinion

1^{er} prix : La vie après la fermeture de la machine 10, Réal Boisvert, *La Gazette de la Mauricie*, Trois-Rivières

2^e prix : Mon testament écologique, Laval Du Breuil, *L'Arrivage*, Adstock

3^e prix : La nécessité de développer « l'Est de l'Estrie », Jean-Claude Vézina, *Le Haut-Saint-François*, Cookshire-Eaton

Chronique

1^{er} prix : Chronique d'une maman : Le syndrome du pain à un mille, Chantal Turcotte, *L'Écho de Cantley*, Cantley

2^e prix : Première fête des anges à Saint-Pamphile, Émilie Roy, *L'Écho d'en Haut*, Saint-Pamphile

3^e prix : Réparer une tête cassée, Francine Marcoux, *Le Trait d'Union du Nord*, Fermont

Critique

1^{er} prix : La musique des poètes, Samuel Larochelle, *Échos Montréal*, Montréal

2^e prix : Sagot // Piano mal, Philippe Lebel, *L'Indice bohémien*, Rouyn-Noranda

3^e prix : Un spectacle sans tabous, Guillaume Rosier, *Trait d'Union du Nord*, Fermont

Conception graphique Magazine

1^{er} prix : *Au fil de La Boyer*, vol. 26 no. 10, décembre 2012, Julien Fontaine, Saint-Charles-de-Bellechasse

2^e prix : *Le Reflet du canton de Lingwick*, vol. 26 no 1, février 2012, Ghislaine Pezat, Jacqueline Bouffard, Suzanne Paradis, Lingwick

3^e prix : *Coup d'oeil sur Saint-Marcel*, vol. 19 no 4, avril 2012, Manon Fleury, Saint-Marcel

Conception graphique Tabloïd

1^{er} prix : *L'Indice bohémien*, vol. 4 no 1, septembre 2012, Lucie Baillargeon, Rouyn-Noranda

2^e prix : *L'Horizon*, vol. 5 no 7, juillet 2012, Marjorie Ouellet, MRC des Basques

3^e prix : *La Gazette de la Mauricie*, vol. 27 no 1, février 2012, Dany Girard, Trois-Rivières

Photographie de presse

1^{er} prix : Lumière sur une artiste de l'ombre, Christian Leduc, *L'Indice bohémien*, Rouyn-Noranda

2^e prix : À la rencontre du fleuve avec la coop de Kayaks des Îles, Nicolas Gagnon, *L'Horizon*, MRC des Basques

3^e prix : Catastrophe évitée à Saint-François, Éric Vermette, *L'Écho de Saint-François*, Saint-François

Média écrit communautaire de l'année 2013

1^{er} prix :
Le Trait d'union du Nord, Fermont

2^e prix :
L'Indice bohémien, Rouyn-Noranda

3^e prix ex-aequo :
L'Horizon, MRC des Basques
Échos Montréal, Montréal

Bénévole de l'année 2013, Prix Raymond-Gagnon

Lise Giguère, *Au Fil de la Boyer*, Saint-Charles-de-Bellechasse

Mention d'honneur :
Odette Morin, *Journal des Citoyens*, Prévost

La remise des prix de l'AMECQ 2013 en images

